

L'olivier et l'aviron

La Mer ne sépare pas les hommes des rivages qui la bordent. Elle les réunit par un lieu qui est un non-lieu. Les déserts mêmes, des terres, sont habitables, fréquentables. La Mer non, qui n'est que l'espace d'une traversée possible d'une terre habitable à une autre, de l'homme d'une rive vers celui de l'autre rive. D'une traversée possible vers l'Accueil.

C'est dans cette configuration que sont nées les civilisations riveraines, qu'elles se sont innombrablement interpénétrées, rejetées, toujours retrouvées, dans une attraction réciproque qu'aucune haine jamais n'abolit, parce que la haine ni l'exclusion jamais rien n'abolissent. Ainsi les hommes, les femmes, les peuples de des lieux riverains, tous sujets d'une dépendance réciproque que les frontières élevées par les Idées n'ont jamais fait que masquer tragiquement, pour les malheurs des peuples, des hommes qui les peuplent.

Être méditerranéen, se sentir méditerranéen, de quelque bord que ce soit, l'ignorer même, c'est participer au-delà de toute négation, jusqu'à son insu même, à un rapport au monde dont les cultures spécifiques de chaque rive n'ont développé que l'aspect qu'elles en pouvaient envisager de leur point de vue. Le lieu méditerranéen est une île d'eau cernée d'une couronne de jardins que balisent l'olivier, la fontaine et le cyprès, axée contre le ciel par l'horizontale des sables la verticale des falaises et l'oblique de la lumière.

Fontaine de vie, de joie, l'eau froide gardée, le rameau de l'Accueil, l'or liquide du fruit, et la flamme vert-noire de l'arbre qui sans feu brûle e murmurant dans le vent la mémoire des morts. Au cœur de ce règne vassal du soleil et du vent, qui l'arident et abreuvent, tempèrent et exaspèrent de lumière et d'orage, la Mer est une île en creux dont, comme toute île, l'image varie à l'infini à l'angle qui l'observe, au contournement.

L'olivier de l'Accueil, dont le plus haut degré consiste en l'attente secrète de l'arrivant inconnu, et face à lui ? Devant lui, soudain ? L'hôte, attendu, inconnu mais reconnaissable à ce qu'il tient en main l'aviron, l'autre homme, ce soi-même tel qu'on ne se connaissait pas, venu par terre comme par mer, puisqu'ainsi tout trajet, toute traversée, ne sont que boucles d'une traversée qui dessine la rosace du périple vers soi-même...

L'homme errant sur la Mer à la poursuite d'un retour qui n'est que le véritable accès à lui-même, mille et mille fois rejeté aux flots par les rives où il aborde et qui ne sont la sienne, est la figure même de la Tragédie de vivre en direction de la Conscience, de l'Accomplissement. « Dis-moi, implore Ulysse rescapé des naufrages de ses illusions, parvenu devant l'oracle, « Oh dis-moi, toi qui sais les secrets des dieux, des vivants et des morts, où se trouvent les limites du Monde qui est le mien, ce Pays de la Mer dont je n'ai, au travers de tant de maux, de déboires, entrevu que quelques îles ?... »

- Retourne donc une fois encore au rivage, lui ordonne l'oracle, jusqu'à ta barque disloquée. Charge sur ton épaule brûlée ton aviron de gouverne, tourne le dos à la Mer, et marche devant toi, jour après jour, nuit après nuit, guidé par les astres. Lorsqu'un matin, un soir, à l'heure adoucie, tu croiseras un homme qui te questionnera sur l'objet que tu transportes, alors romps ton silence, salue-le, accepte son pain, l'eau de son puits, tu sauras que tu as atteint les confins du Pays qui est le tien... »

Pays bleu, bleu marine. L'olivier, pour la terre et l'hôte, le gouvernail pour la Mer et l'arrivant, entre eux le poisson de la nuit, l'agneau du jour, et pour premiers lien et lieu commun le silence des regards... Qu'ensuite tous s'asseient à la table de pierre circulaire du jardin, et que les langues se comprennent...

Bernar Mialet.